

Soudain la postmodernité

A la mémoire de
Vieux Whisky Musette,
ancien combattant africain 14-18 et 39-45,
et à Philippe Lamarque

**Contact auteur : labarquedor@gmail.com ou
pierrelevigan@gmail.com**



Pierre Le Vigan

Soudain la postmodernité

De la dévastation certaine d'un monde
au possible surgissement du neuf

Préface de Christian Brosio

Du même auteur

Pierre Le Vigan

- *Inventaire de la modernité avant liquidation*, Avatar éditions 2007.
- *Le front du cachalot. Carnets*, Dualpha 2009.
- *La tyrannie de la transparence. Carnets II*, L'Aencre-Dualpha, 2011.
- *Le malaise est dans l'homme. Psychopathologie et souffrances psychiques de l'homme moderne*, Avatar éditions 2011.
- *La banlieue contre la ville*, La Barque d'Or, 2011.
- *Ecrire contre la modernité, précédé d'Une étude sur la philosophie des Lumières*, La Barque d'Or, 2012.
- *L'effacement du politique*, La Barque d'Or, 2014.
- *Chronique des temps modernes*, La Barque d'Or, 2014.
- *Métamorphoses de la ville*, KDP-Amazon, 2017.
- *Face à l'addiction*, KDP-Amazon, 2018.

En collaboration :

- Arnaud Guyot-Jeannin (dir.), *Aux sources de l'erreur libérale*, L'Age d'Homme, 1999 ; *Aux sources de la droite*, L'Age d'Homme, 2000.
- Michel Marmin (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist I*, 2003.
- Thibault Isabel (dir.), *Liber amicorum Alain de Benoist II*, 2014.

Du même auteur

Jean-Marie Legrand

- Georges Charbonneau (en collaboration), *Dépressions et para-dépressions*, SB org, 2003.

- Bernard Granger et Georges Charbonneau (dir.), *Phénoménologie des sentiments corporels*, tome 2, Le Cercle herméneutique, 2001.

- Jeanine Chamond (dir.), *Les directions de sens*, Le Cercle herméneutique, 2004.

- Jean-Pierre Muret (collab. à), *L'urbanisme communal*, Pro-ed, 1990.

Contact auteur : labarquedor@gmail.com

Sommaire

Préface de Christian Brosio 9

Avant-propos 13

Carnets 17

Préface de Christian Brosio

C'était il y a cinquante ans, autrement dit la préhistoire. La petite ville de Noisy-le-Grand, à l'est de Paris, où mon frère et moi coulions une enfance heureuse auprès de nos parents et grands-parents, présentait encore bien des traits du gros bourg rural dominant la vallée de la Marne, aux portes de la Brie, qu'il était un siècle auparavant. Certes, l'arrivée du tramway, en 1901, puis la construction des premiers lotissements, dans les années 1920, avaient entraîné un début d'urbanisation, et le bourg était devenu banlieue. Après le terrible hiver 1954, l'abbé Pierre y avait ouvert l'un de ses premiers centres d'hébergement d'urgence. Mais une banlieue avec ses prés, ses champs, ses bois, ses vergers, ses jardins maraîchers, ses basses-cours et même sa ferme. Et aussi ses ateliers, ses artisans, ses commerçants, ses ouvriers, ses ferrailleurs, ses clochards familiers. Une banlieue où il arrivait de croiser Michel Simon – qui possédait là une propriété pleine d'animaux. Une banlieue où affleuraient toujours les souvenirs de son lointain passé de villa mérovingienne. Une banlieue, enfin, que prolongeait la campagne du pays briard, et que nous sillonnions dans tous les sens à bicyclette : Champs-sur-Marne, Emerainville et son château, Torcy, Pontault-Combault, Guermantes, Bailly-Romainvilliers, Jossigny, Ferrières, Villiers-sur-Morin, Crécy...

Un jour de l'été 1964, nous vîmes deux engins venir abattre quatre arbres séculaires devant notre maison, afin de permettre l'élargissement de la rue. Sans pouvoir en exprimer la raison, je fus pris, à ce spectacle, d'une sourde angoisse. Cela me semblait n'augurer rien de bon. Je finis, pourtant, par me faire une raison. Quelque temps plus tard, la destruction d'autres arbres et de trois pavillons pour percer une nouvelle voie dotée d'un carrefour précisa ce pressentiment. Il devait être largement confirmé. Nous n'avions, en effet, encore rien vu. Nous ignorions que notre commune, intégrée depuis peu dans le nouveau département de

Seine Saint-Denis (jusque-là, nous n'étions que des « péquenots » de Seine-et-Oise), était promise à un grand destin : devenir le « grand pôle économique de l'est parisien », le premier « module » de la future ville nouvelle de Marne-la-Vallée.

Tout a basculé au cours de l'hiver 1974-1975. Depuis quelques mois, les charmantes petites routes de Seine-et-Marne où nous avions l'habitude de musarder étaient de plus en plus encombrées de camions de chantier, toujours plus gros. Même le dimanche. Et un dimanche, précisément, au détour d'un bosquet, un spectacle dantesque s'offrit à nous : jusqu'à perte de vue, des dizaines de monstres mécaniques à chenilles, en rangs serrés, retournaient et défonçaient champs, bois et chemins, tandis que, dans un ballet infernal et continu, des centaines de bennes charriaient la terre et les racines arrachées. Une scène rappelant la fin du film de Philippe de Broca, *L'Homme de Rio* (1964), où l'on voit des Indiens assis au bord d'une piste assister effarés, désarmés, à l'éventrement de leur forêt amazonienne par des régiments de bulldozers et à coups d'explosifs.

Un véritable tsunami venait, soudain, d'être déclenché. Un tsunami décidé et piloté en haut lieu qui, en moins de vingt ans, accouchera d'un paysage intégralement reconfiguré sur les ruines de l'ancien. Forgé par les siècles, ce dernier avait su évoluer tout en restant fondamentalement le même. Cette fois, il ne s'agissait plus d'évolution, mais de table rase, suivie d'une recreation ex-nihilo. Une recreation dont le fleuron, à l'extrémité est de Marne-la-Vallée, est à lui seul tout un symbole : le parc Euro-Disneyland, temple de la colonisation yankee de nos imaginaires, pour lequel on n'hésita pas à sacrifier une part des plus belles terres agricoles d'Ile de France.

Pourquoi cette évocation ? Parce que, derrière son caractère anecdotique, elle me semble illustrer à sa façon le propos du présent ouvrage. Le cas de Marne-la-Vallée est celui de toutes les autres villes nouvelles - ou quasi - qui ont vu le jour entre le milieu des années 1960 et le milieu des années 1980. Tout paysage, rural ou urbain, est le fruit d'une culture, d'une civilisation. Forgés en un temps record - inédit dans l'histoire -, ces nouveaux paysages se ressemblent. Ce sont ceux d'un monde entièrement nouveau. Le monde d'aujourd'hui. Le monde de la postmodernité. Un monde né du grand basculement survenu il y

a un demi - siècle. Ce grand basculement, c'est celui de la « civilisation capitaliste », la marchandisation du monde, dont Eric Zemmour a remarquablement retracé l'histoire dans *Le Suicide français*¹.

Dans ces « Carnets », Pierre Le Vigan va plus loin. A travers la littérature, la philosophie, l'histoire, la politique, l'économie, la psychologie, la sociologie, le fait divers, le cinéma, le théâtre..., il dissèque au scalpel, en véritable entomologiste, tout ce qui « fait sens » pour comprendre les ressorts profonds de notre temps, de cette postmodernité qui apparaît surtout comme une hypermodernité – mais pas seulement.

Mais Pierre Le Vigan n'est pas un entomologiste froid. C'est un entomologiste engagé, au meilleur sens du terme. N'avait-il pas sous-titré un de ses précédents livres – qu'il reprend ici en partie – « Carnets de fureur et de jubilation » ? On retrouve l'une et l'autre tout au long de ces pages. Celles-ci expriment une pensée radicale, là aussi au meilleur sens du terme, au sens étymologique : « qui va à la racine ». Une pensée sans concession, mais tout en nuances. Voilà pourquoi cet ouvrage est indispensable. Il est à lire et à méditer sans modération. Merci, Pierre Le Vigan.

Christian Brosio

¹ Eric Zemmour, *Le Suicide français*, Albin Michel, 2014.

Avant-propos

Les notes politiques, littéraires et autre, rassemblées dans ce livre, concernent ou non l'actualité, mais, quand elles y font référence, elles tentent de le faire en fonction de ce que l'actualité nous dit de fondamental sur notre temps. Dire ce qui a trait de manière fondamentale à notre temps est leur objectif.

Je me souviens des temps modernes, comme dirait Georges Perec. C'est pour cela que j'ai la prémonition des temps postmodernes. « Rien ne distingue les souvenirs des autres moments : ce n'est que plus tard qu'ils se font reconnaître, à leurs cicatrices. » (Chris Marker, *La Jetée*, 1962).

Certaines notes étaient parues dans *Le front du cachalot* (Carnets I) publié chez Dualpha en 2009, et d'autres dans *La tyrannie de la transparence* (Carnets II), paru chez L'Aencre en 2011. Ce dernier livre était dédié à Christian Brosio et au souvenir de Jean Bourdier. Beaucoup d'autres notes sont inédites. Ce sont celles de la période la plus récente. Je remercie Philippe Randa, éditeur du *Front du cachalot* et de *La tyrannie de la transparence* de nous avoir permis de reprendre une part importante du contenu de ces livres en les remaniant. Les carnets ici publiés ont été rédigés, et, pour une part, publiés à l'origine dans la revue *Eléments*.

La partie totalement inédite de ces carnets est écrite postérieurement à l'an 2010.

C'est une lecture atypique que nous proposons au lecteur. Voilà des cahiers de *prose méditative*. Il s'agit de « briser le solennel silence ; quel froid glacial parmi ces hommes de bonne compagnie ; c'est donc l'auteur qui essuiera les plâtres », comme écrit Péguy (*Par ce demi clair-matin*).

Les notes sur les temps actuels que l'on trouvera ici nous renvoient à la spécificité de notre temps, marqué par l'intensification de la modernité, c'est-à-dire du culte du progrès, par la négation des limites et des genres, que sont notamment les sexes, les peuples, les cultures, les civilisations, par la liquéfaction de tout, et donc la destruction de tous les repères. Nous nous voulons un temps sans frontières, et un temps où tout est possible, et pour chacun. Tout pour tous. C'est le triomphe du tout à l'égo. Au final, personne ou presque n'en est heureux. Pourquoi ? Parce l'homme a besoin d'autre chose que de l'arrachement généralisé à toutes ses attaches, religieuses ou identitaires, communautaires et sociétales. Parce que l'homme a besoin d'appartenances. A notre époque, l'essentiel devient l'impossible. L'essentiel, à savoir la sécurité culturelle minimum sans laquelle rien n'est viable. L'essentiel : la permanence des peuples.

*

Homéoméries. Pour Anaxagore les homéoméries sont des parties des choses qui en sont en même temps le principe. Elles sont, contrairement aux atomes, divisibles à l'infini. Chacune de ces parties renferme la totalité des choses qu'elles constituent. Dans la pensée de l'homéomérie, chaque élément est divisible en éléments tous identiques ce qui n'est pas sans évoquer la théorie des fractales, où le « petit » contient le « grand ». Cette vision s'applique à maints domaines. Il existe par exemple une homéomérie dans les poèmes de Gérard Manley Hopkins :

« Le martin-pêcheur flambe et la libellule arde ;
Précipitée par-dessus bord dans le puits rond,
La pierre sonne ; émue, la corde chante ; en branle,
La cloche arquée, trouvant langue, clame son nom ;
Toute chose ici-bas fait une et même chose :
Divulgue cet intime habitant de chacun ;
S'avère, per-se-vère, incante et dit moi-même,
Criant *Ce que je fais est moi : pour ce je vins.* » (Trad. Pierre Leyris).

Dans une même perspective, on comprend aisément que toute note sur la réalité de nos sociétés, même consacrée à un aspect en apparence mineur, en dit beaucoup sur la société tout entière. En ce sens, on peut voir des homéoméries dans les carnets qui constituent ce livre.

PLV

Soudain la postmodernité

« Celui qui étudie l'origine et la genèse des choses, que ce soit la cité ou toute autre chose, en concevra la vue la plus claire »
Aristote, *Politique*.

Dans quel monde vivons-nous ? Liquide ? Dilaté ? Accéléré ? Dissolu voire dissout ? « La tendance postmoderne est à la différentiation, au mélange, à l'effacement des caractéristiques » écrit Chantal Delsol¹. Une chose est certaine : depuis quelques décennies, nous vivons dans un monde autre que celui qu'ont connu nos parents. Ce monde actuel, c'est le monde de la postmodernité. Voilà qui rencontre d'autres analyses, celles de Michel Maffesoli, de Marc Augé², de Jean Baudrillard, de Michel Clouscard, de Gilles Lipovetsky, de Daniel Bell et d'autres. Chacun avec leurs orientations et leurs jugements, parfois opposés. Mais le confusionnisme guette toutes les notions, et particulièrement celle de postmodernité. Les mots ne sont pas les choses. On définit les choses en donnant un sens aux mots, surtout quand celui-ci ne s'impose pas de lui-même.

Postmodernité ? De quoi parlons-nous ? La modernité comme la postmodernité sont plus des phénomènes que des doctrines. C'est pourquoi nous employons ces termes et non ceux de modernisme et postmodernisme, ces derniers termes correspondant plutôt à des courants artistiques. Il est toutefois utile de voir

¹ *Populisme. Les demeures de l'histoire*, Ed. du Rocher, 2015.

² Marc Augé parle d'« excès d'individu » là où Maffesoli parle de nouvelles communautés. C'est dire les différences de points de vue. C'est Marc Augé qui nous paraît dans le vrai, Maffesoli étendant à toute la société des conclusions tirées de l'étude de phénomènes marginaux.

comment ces derniers termes ont pu être utilisés pour mieux comprendre les notions de modernité et postmodernité¹.

Dans le monde hispanique la notion de postmodernisme est développée dès les années 1930 par Frederico de Onis. Il le fait remonter à 1905 succédant directement au triomphe du modernisme en littérature et en poésie. Le terme de postmodernisme apparaît ainsi 40 ans après celui de modernisme par Ruben Dario (*Azul*, 1888). Conclusion : le modernisme a été très vite contesté de l'intérieur. Le « pas de côté » postmoderniste réintroduit un conservatisme de façade, ou bien plutôt un fantasme de retour au passé, et le terme de « façadisme » sera particulièrement adapté en architecture.

L'évocation du façadisme de la postmodernité rappelle que la postmodernité trouve une de ses figures les plus caractéristiques dans le postmodernisme en architecture. Dans ce domaine, le postmodernisme consiste à créer un espace désorienté. Fredric Jameson résume ce qu'est le projet de cette nouvelle architecture : « Alors que l'espace moderniste cherchait à se différencier du tissu urbain préexistant, souvent dégradé, (style Le Corbusier), les bâtiments postmodernes célèbrent leur insertion dans le tissu hétérogène de la zone commerciale. Tout un jeu d'allusions et d'échos formels assure leur parenté avec les icônes (formes, publicités, logos) environnants. »² De son côté, Jérôme Maucourant explique à l'aide d'un exemple : « Plus qu'un style, l'architecture postmoderniste est une mutation de l'espace bâti. L'exemple choisi par Jameson est le Westin Bonaventure de Los Angeles (hôtel et centre commercial construit par John Portmann). Il aspire à être un espace total, un monde complet, une sorte de cité miniature dont les accès, non balisés, se confondent avec la ville environnante. Le bâtiment ne se veut pas un élément de la ville, mais son équivalent, son remplaçant, son substitut. Le tissu urbain n'est pas transformé, il se continue en lui et se reflète dans ses surfaces vitrées externes. A l'intérieur, un vaste espace vide (l'atrium) met en scène le mouvement des

¹ On trouve d'utiles éclairages dans Eduardo Colombo, *Une controverse des temps modernes, la postmodernité*, Acratie, 2014.

² *La postmodernité ou la logique culturelle du capitalisme tardif*, éditions. ENSBA, 2007.

ascenseurs et des escalators - au sommet desquels des bars tournants permettent de contempler la ville. On est immergé dans cet espace où règne une activité constante qui empêche le sentiment de profondeur. Dans le hall, une parfaite symétrie désoriente le passant. Ce qui est perçu n'est pas une perspective ou un volume, c'est un hyperespace »¹. Ainsi, Fredric Jameson peut écrire : « La culture postmoderne est toujours plus dominée par un hyperespace qui prévaut sur le temps. »

*

Le postmodernisme est très vite contesté par l'ultramodernisme (ou hypermodernisme), c'est-à-dire une reprise du projet moderniste axé sur la recherche du toujours plus contemporain. Ce qui a pu être vrai du monde littéraire hispanique l'est aussi d'une manière générale en ce qui concerne les rapports entre modernité et postmodernité.

Le concept de postmodernité peut être entendu de manière très restrictive. Il peut ne concerner que les formes de la vie actuelle qui n'ont plus de rapport avec la modernité. Encore faut-il définir cette dernière. Si la modernité est la croyance au progrès, aux grands récits historiques (christianisme, libéralisme, socialisme...), la postmodernité est le moment où plus rien de tout cela n'a de sens. Aux époques de la foi, nous cherchions l'infini hors du monde, dans une transcendance. Avec la modernité, nous avons cherché l'infini dans le monde, dans des grands récits qui réalisent une totalisation du monde. Nous continuons d'avancer vers un progrès qui nous paraît à la fois inéluctable et pas forcément souhaitable. Les beaux paysages disparaissent ? « Que voulez-vous ? C'est le progrès ». Les législateurs adoptent des lois insensées ? « On n'arrête pas le progrès ». On ne l'arrête pas et donc, on le subit. Les Lumières prétendaient être fondées sur le droit au doute. Il est désormais interdit de douter du bien-fondé des Lumières, du mondialisme, de l'immigration, du pédagogisme, de la malversation du « populisme », et de nombre de pans de l'histoire officielle de notre temps. La Révolution française et, au-delà, la III^e République, était fondée sur les Lumières et la Ver-

¹ Idixa.net.

tu. Les Lumières, critiquables dès l'origine, sont en outre défigurées, et la vertu est vidée de tout contenu. « A chacun sa morale, et donc à chacun sa vertu. » La postmodernité ainsi entendue – fin des Lumières et oubli de la vertu – ne s'installe en France qu'après la période gaulliste.

A l'inverse de cette vision restrictive, le concept de postmodernité peut être entendu en un sens très large. Arnold Toynbee parlait de la guerre franco-prussienne de 1870-71 comme du début de l'âge postmoderne. C'est pour lui la fin de la domination de la bourgeoisie traditionnelle issue des classes moyennes. C'était aller un peu vite. Toutefois, il est bien vrai que la bureaucratie et la technocratie se développent à partir de cette époque, particulièrement dans les pays capitalistes les plus avancés tel l'Allemagne. Dans la continuité de cette analyse, Arnold Toynbee considérerait la guerre de 1914 comme la première guerre postmoderne. C'est là assimiler la fin de la modernité avec la fin de l'ordre westphalien. La modernité renvoie alors à ce que les historiens appellent les temps modernes, par opposition aux temps contemporains, qui commencent au XXe siècle, et qui seraient selon Toynbee postmodernes. Mais il faut alors penser comment les temps modernes portaient en eux leur propre fin, pas seulement du point de vue d'un découpage chronologique arbitraire mais quant à ce qui définit leur nature propre.

L'ordre westphalien était fondé sur l'équilibre entre les nations, équilibre rompu avec la Révolution française puis rétabli ensuite au Congrès de Vienne. Or, cet équilibre a été à nouveau bouleversé, jusqu'à disparaître avec la première guerre mondiale, quand l'exaspération des nationalismes s'est produite. Mais ce ne sont pas les seuls nationalismes qui sont à l'origine de la fin de l'ordre westphalien, c'est-à-dire l'équilibre entre les Etats souverains de l'Europe après les traités de 1648. La fin de l'ordre, ou plutôt du système westphalien, c'est l'arrivée de nouveaux grands récits, de récits autre que les grands récits nationaux. Les récits nationaux étaient en effet marqués par une certaine limitation. Ce n'est plus le cas des grands récits nouveaux qui font irruption pendant la Grande Guerre. A l'est, le nouveau grand récit bolchéviste ne connaît pas de frontières. A l'ouest, le grand récit porté

par les Etats-Unis d'Amérique n'en connaît pas non plus : c'est le grand récit de l'illimitation du règne de la justice universelle. Dès lors, si la modernité, c'est le règne des nations plus que celui des nationalismes, on pourrait parler de postmodernité dès 1914. Mais nous ne retenons pas cette hypothèse. Si les nationalismes ne sont pas la même chose que l'attachement aux nations, ils s'inscrivent toutefois dans la continuité de la croyance aux appartenances collectives. Et dans la croyance dans les destins historiques des hommes. Il nous semble que c'est cette croyance qui disparaît à un moment que l'on peut justement appeler postmoderne. Et pas avant.

Certains auteurs, comme le poète Charles Olson, datent la postmodernité des années 1950, époque où le président américain Eisenhower affirme que « c'est le présent qui constitue le prologue, et non le passé ». Nous sommes plus près de notre hypothèse quant à la naissance de la postmodernité. Car de quoi est-il question ? Déjà il s'agit du présentisme, de la dévalorisation du passé, des traditions, des héritages culturels. Toutefois, est-ce moderne ou hypermoderne ? L'hypermodernité n'est pas autre chose que l'accélération de la modernité. C'est par exemple le fait qu'il a fallu plus de soixante ans pour que la possession d'un téléphone dans les maisons se généralise, mais guère qu'une vingtaine d'année pour que chacun ait un téléviseur noir et blanc, beaucoup moins d'années pour que tout le monde, dans les années 1970, passe à la télévision couleur, etc. L'hypermodernité est aussi le fait que nos sociétés sont « sous l'emprise d'une machine à émotion perpétuelle » (Perry Anderson).

Là encore, le court terme se substitue au long terme, la gouvernance au gouvernement, la communication à la politique. Sans que ces phénomènes ne cessent d'être politiques car ils consacrent la domination d'une « hyperclasse » mondiale. Cette hyperclasse s'accapare l'argent, mais aussi le pouvoir, y compris le pouvoir symbolique de légitimation des uns et des autres, des uns et *pas* des autres. Cette hyperclasse (ou superclasse) est une nouvelle Eglise. Elle possède le pouvoir hiéocratique¹, c'est-à-dire qu'elle distribue, ou pas, le salut, en fonction de ce que vous

¹ Max Weber, *Economie et société*, tome 1, Plon, 1971.

êtes à l'intérieur, ou pas, du « cercle de la raison », ou des « valeurs républicaines » dont elle possède, elle seule, la capacité d'expertise, pour savoir qui les porte ou pas.

*

La modernité est déjà et par principe le privilège du nouveau, du toujours nouveau, de l'aujourd'hui sur le passé. La limite extrême est la négation de la valeur du passé. Les principes priment alors absolument l'expérience. « On s'appuie sur l'histoire, mais l'histoire n'est pas notre code », écrivait Rabaut Saint-Etienne¹. Il ajoutait : « Tous les établissements en France couronnent le malheur du peuple. Pour le rendre heureux, il faut le renouveler, changer ses idées, changer ses lois, changer ses mœurs, changer les hommes, changer les choses, changer les mots... Tout détruire ; oui, tout détruire puisque tout est à recréer ». Rabaut était en ce sens pionnier de l'esprit hypermoderne.

Eisenhower n'affirmait pas autre chose (« le présent constitue le prologue »), mais, alors, les mentalités n'avaient pas encore complètement changé. La modernité restait enchassée dans les cadres sociaux et mentaux traditionnels, marqués par le respect de la famille, le sens du métier, le goût du travail bien fait, l'amour de la patrie. Ce qui était vrai des Etats-Unis d'Amérique l'était encore dans la France des années 50-60, celle de Jacques Tati. Nous n'étions qu'au seuil, dans ces années 1950, de cette révolution mentale, de cet impératif de rupture avec le passé, et en d'autres termes, de ce totalitarisme du présent. La postmodernité pointait son nez, mais elle n'occupait pas encore la place. Avec elle, maintenant, le plaisir, le présent et le court terme s'opposent au temps long, à la durée, à la permanence des croyances et des repères, à la transmission, et au bien, qui ne se conçoit que traversant les générations. Le poids des vivants, avec l'explosion démographique, a rendu de plus en plus léger le poids des morts, qui sont – nous l'avons oublié – les ancêtres, nos ancêtres. La société de la satisfaction de tous les désirs a rendu impossible l'inscription symbolique du manque. Qui n'a pourtant jamais été aussi présent.

¹ *Considérations sur les intérêts du Tiers Etat*, 1788.

On le voit : la plupart des thèses qui font remonter à loin la postmodernité voient en elle au fond une hypermodernité. C'est un problème. Car de quoi parle-t-on alors ? La postmodernité peut renvoyer à l'excès de modernité, et c'est alors une hypermodernité. Ou bien, elle renvoie vraiment à la fin de la modernité. Le sens est plus restrictif, mais la notion paraît pour le coup plus utile. Pour sa part, Charles Wright Mills, sociologue américain, défendait l'idée de l'émergence d'une telle postmodernité dès la fin des années 1950. Les peuples devenaient des masses, la mobilisation faite par les nationalismes avait fini par tuer les peuples eux-mêmes, liquidés dans leur diversité. Pour avoir des nations plus compétitives, nous avons fini par tuer les nations elles-mêmes dans leurs spécificités. Pourquoi ? Parce que la compétition mondiale nécessite l'homogénéisation et liquide les diversités.

De son côté, Irving Howe, critique littéraire, faisait de la postmodernité la conséquence de la fin des espérances tant libérales que socialistes, toutes deux progressistes¹. On ne peut non plus lui donner tort. Le goût du confort a remplacé les idéaux de justice. Pour Amitai Etzioni, on observe un retour des communautés contre les élites traditionnelles. En un sens, la société prend sa revanche sur l'histoire, le charnel sur le rationalisme fléché (dans le sens de l'histoire et de toujours plus de progrès). La postmodernité, c'est aussi le moment où la modernité a colonisé le monde entier. Elle passe alors de l'expansion spatiale à l'intensification de son emprise (psychique) et de l'extorsion de plus-value (économique). Dans le même temps, l'occidentalisation du monde est achevée et l'Occident ne veut alors plus rien dire (en tout cas plus rien au sens longtemps usuel de Paul Valéry², d'Henri Massis, d'Oswald Spengler) puisque sa mission historique est terminée.

Tout cela est exact. Toutes ces analyses définissent fort bien un dépassement des catégories de la modernité : hiérarchies, Etat-

¹ Cf. Perry Anderson, *Les origines de la postmodernité*, Londres, 1998, Les prairies ordinaires, 2010.

² Valéry parlait de la nécessité d'un « modernisme bien tempéré ». On a oublié la tempérance.

nation, autorité verticale, au profit de réseaux, de fluidité, de flexibilité (morale, psychique, et bien entendu dans la sphère du travail), d'horizontalités. Le sujet postmoderne fait passer ses émotions avant la raison. Sur ce point, Maffesoli n'a pas tort¹. Il faudrait souligner que le sujet postmoderne perd la raison elle-même². Condorcet voulait des hommes qui n'obéissent qu'à leur raison seule³. C'était une folie. Elle a abouti à la folie inverse. Des hommes qui n'obéissent qu'à leurs émotions. Nous avons dévalorisé l'expérience : voilà notre société « enfin devenue adolescente » (Paul Yonnet). Une « génération de *kids* définitifs », dit Michel Houellebecq.

Dès le début des années 70, Pier Paolo Pasolini faisait le constat d'un rabattement de la vie sur les seules exigences hédonistes. « Cette révolution capitaliste, du point de vue anthropologique, c'est-à-dire quant à la fondation d'une nouvelle "culture", exige des hommes dépourvus de liens avec le passé (qui comportait l'épargne et le moralisme). Elle exige que ces hommes vivent dans un état d'impondérabilité qui leur permet d'élire comme le seul acte existentiel possible la consommation et la satisfaction de ses exigences hédonistes »⁴. L'horizontalisation de la vie supprime toute transcendance, tout esprit de sacrifice et ainsi toute projection responsable dans l'avenir, tout « principe responsabilité », pour reprendre le thème d'Hans Jonas. Le paternalisme du marché « ne prêche plus le sacrifice mais la réalisation de soi-même. Il se range du côté des pulsions narcissiques qu'il empêche d'évoluer, en détournant l'individu du plaisir que procure l'autonomie, ne serait-ce que dans un domaine limité, plaisir qui, lorsque les conditions sont favorables, accompagne la maturité »⁵.

¹ Michel Maffesoli et Brice Perrier, *L'homme postmoderne*, François Bourin éditeur, 2012.

² En quoi Régis Debray peut être critique vis-à-vis de la postmodernité en se référant, en partie, aux Lumières. La même remarque peut être faite pour Finkielkraut.

³ *Projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique*, avril 1792.

⁴ *Lettres luthériennes. Petit traité pédagogique*.

⁵ Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, Robert Laffont, 1981.

L'intensification de la modernité et la fin de la modernité par épuisement sont deux aspects généralement présents dans la postmodernité. Notons une forte continuité entre modernité et postmodernité. La postmodernité est la fin des illusions sur la politique et son pouvoir, mais c'est la persistance des illusions téléologiques. On continue de croire au progrès (que l'on « n'arrête pas »), on nous dit que « nous ne sommes plus au Moyen-Age », qu'il faut « vivre avec son temps », et que nous ne pouvons donc vouloir autre chose que « ce qui arrive », ce qui est désormais techniquement possible (si « ça peut se faire », pourquoi « ne pas le faire »), on ne se bat plus pour le progrès mais ceux qui veulent le « refuser », aller dans une autre voie sont des insensés et de dangereux « réactionnaires ». Le progrès n'est plus une religion pour laquelle on veut se battre, mais il va de soi. Ce progrès qui, désormais, « va de soi », et n'est plus un combat, c'est encore la croyance au sens de l'histoire, qui va vers un monde toujours plus unifié. C'est du moins ce que l'on croit et ce dont il faudrait se réjouir. Le progrès postmoderne c'est aussi l'idée que la technique résoudra peu à peu tous les problèmes, y compris ceux qu'elle crée elle-même. Il n'y a plus d'avant-gardes en marche vers le progrès et guidant le peuple. Il n'y a d'ailleurs plus de peuple, mais, pour autant, la croyance au progrès subsiste. On croit mollement au progrès mais on y croit encore¹. On parle de « désillusions du progrès », comme le notait Raymond Aron, mais on n'a pas trouvé autre chose. Alors, on y croit encore par habitude. Sur le plan politique, la fin des idéaux – qui n'est pas la fin des enjeux politiques – est le fruit direct de leur intensification excessive pendant la modernité poussée au rouge, avec le communisme et les fascismes. Trop d'espérances dans le politique a tué la croyance dans les possibilités du politique. Cela a même fait oublier les responsabilités du politique, qui ne sont pas de laisser l'économie régenter la société, mais qui est au contraire de lui donner un cadre.

¹ Perry Anderson, *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, Seuil, 2005.

Le cœur de ce qu'est la condition de l'homme postmoderne¹, c'est d'être désinséré, sans lien, ou plutôt sans autres liens que des replis sur des micro-groupes². La tendance qui menace l'homme postmoderne est de ne connaître plus que des isolats, de petites communautés de quelques compagnons de détresse, aussi perdus que lui, au pied de sa cité HLM. Il est alors « sans clan, ni loi, ni foyer » (Homère). C'est la grande solitude de l'« homme auto-construit » (Olivier Rey). Dans le même temps l'homme est accessoirisé, prolongé par de multiples prothèses techniques (smartphones, lecteurs mp3...) qu'il ne quitte que rarement, son environnement totalement artificialisé, tandis que son corps est transformé en magasin d'outillage. « L'individualisme ambiant laisse croire à notre souveraineté entière, qui nous rend maîtres absolus de nous-mêmes, de notre corps, de nos volontés et désirs ; le monde autour de nous (de la famille à la nature) demeurant le séjour de nos prédations. Il est logique que, dans cet esprit, une fois cadavres, nous devenions une somme de pièces de rechange, livrée à la convoitise et devenue, finalement, propriété de l'État. N'avons-nous pas d'ailleurs l'envie de devenir aussi performants, aussi lisses, aussi immortels que les machines ? », remarque Chantal Delsol³.

Le déclin de l'Etat-providence et plus encore la sortie durable, sur plusieurs générations, du monde du travail d'une large part de la population, notamment celle issue de l'immigration, contribue à ces replis micro-communautaires, voire à la solitude absolue, mais y contribuent aussi la fin des structures encadrantes (Eglise, syndicats, partis politiques...). Cela s'accompagne bien sûr du recul des solidarités de groupe, qui étaient souvent aussi des solidarités locales, et de leur « remplacement » par des liens virtuels. (Dans le cas des immigrés, internet et les télévisions satellitaires permettent, sans remettre en cause l'individualisme de nos sociétés, de créer des niches identitaires en mettant en communication avec les médias des pays d'origine).

¹ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Minuit, 1979 ; *Le postmodernisme expliqué aux enfants*, Galilée, 1988.

² C'est ce qu'a fort bien étudié Olivier Bobineau, « La troisième modernité, ou "l'individualisme confinitaire" », in *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06 juillet 2011, <http://sociologies.revues.org/3536>.

³ « De la législation sur le don d'organes », *Valeurs actuelles*, 12 mai 2015.

La condition de l'homme postmoderne est aussi marquée – c'est le pendant de la disparition des structures – par la disparition des idéaux collectifs, qui reliaient l'homme, auparavant, dans la modernité classique, à la fois aux siens (ses « compatriotes », comme on disait encore dans les années 1960) et à ceux qui l'avaient précédé, dans la vie nationale, mais aussi dans la vie militante (les grandes figures du Parti communiste pour les militants communistes par exemple), ou dans la vie municipale. A la structuration de la vie sociale et historique par les grands récits a succédé la production inconsistante de récits parcellaires.

Si on cherche les spécificités de la postmodernité, on trouve le présentisme et l'illimitation. C'est à dire des tendances qu'impliquaient la modernité mais qui vont au-delà. La postmodernité est une intensification de la modernité, une hypermodernité, mais elle est aussi un changement qualitatif. Exemple : les « qualités » de la postmodernité interdisent ainsi certaines possibilités qui étaient au coeur de la modernité, comme la planification économique, qui relevait certainement de la croyance dans le progrès mais aussi d'une croyance en la mesure, et non en l'illimité.

La postmodernité, on le voit, est faite de disparitions. Elle est aussi faite d'émergences et de nouveaux rapports de pouvoir. Fredric Jameson a montré que la postmodernité (il l'appelle postmodernisme) est un « tournant culturel » fondé sur l'emprise nouvelle du capitalisme sur la culture. La notion de colonisation des imaginaires, chère à Serge Latouche, rejoint cette analyse. D'une manière plus large, Michel Foucault avait défini l'homme contemporain (l'homme postmoderne) comme un sujet sous la domination d'une « machinerie de pouvoir qui le fouille, le désarticule et le récompense ». Il y avait là une vision qui ne manquait pas de justesse, et qui annonçait Philippe Muray. Pour les élites postmodernes, il n'y a pas de nature humaine, il n'y a donc pas de transgression possible de celle-ci. Tout est possible, tout est licite. Les élites et les bobos sont littéralement *perchus de préjugés* mais ils ne le savent pas. L'idéologie homogénéisatrice a pour eux remplacé l'expérience.

*

La philosophie a trois axes de réflexion. Que connaître ? Que faire ? Qu'espérer ? La première question est celle de la vérité. C'est aussi la question de la connaissance. Que pouvons-nous connaître ? Et comment ? (par l'intelligence, par l'amour, par la remémoration, par l'observation de rites ?). La deuxième est celle de la conduite dans le monde, ou encore de l'éthique, ou encore de la morale (qui sont le même mot mais l'un, la morale, en latin, et l'autre en grec). Comment se comporter ? Qu'est-ce qui doit régir les relations des hommes entre eux ? La troisième question est celle du salut. Qu'avons-nous à sauver ? Qu'est-ce qui doit être le plus précieux pour nous ? Pour quoi devons-nous être prêt à mourir ? Qu'est-ce qui fait que notre vie, au terme de celle-ci, pourra être considérée comme réussie ? Mieux encore, comme ayant été une vie bonne ? Une vie noble ? (Chacun mettra l'inflexion où il le voudra, en fonction, justement, de ce qui lui importe le plus) ? Dans ce monde ou dans un autre monde ?

On voit que les deux dernières questions – la morale et le salut – sont liées. Elles ne font en somme qu'une question. La question de la morale qui doit nous conduire dans notre vie n'est pas distinguable de la question du politique et du salut. Quel est le cadre qui doit nous concerner ? C'est la question du politique et c'est aussi la question de la morale. En fonction de l'idée que nous appartenons d'abord à l'humanité, ou d'abord à un peuple, la réponse sera différente. Devoirs envers l'humanité ou devoirs envers notre peuple ? La réponse sera encore différente si nous pensons appartenir d'abord à une religion, si nous voulons être l'homme d'une foi, l'homme de l'Islam, ou l'homme de la Chrétienté, etc. Et cette question bien entendu n'en fait qu'une avec celle du salut. Car la question du salut touche bien entendu à la morale, à la façon dont nous nous comportons dans le monde, dans ce monde, dirons-nous, pour ceux qui pensent qu'il peut y en avoir un autre (et dont nous ne sommes pas). Et cette question du salut touche à la politique. Donner sa vie pour le communisme, ce fut, par exemple, ne n'oublions pas, une forme de salut. Même chose pour le national-socialisme. Et bien sûr pour l'amour, poussé jusqu'au sacrifice suprême, de notre patrie française. Il y eut, en d'autres termes, des religions de salut terrestre. C'est justement parce que la politique avait un temps remplacé la

religion que le recul de la politique laisse la place au retour des religions – ce que voit bien un Régis Debray. Les deux questions, religieuse et politique, sont en lien avec la question, essentielle pour les hommes, du salut.

Vérité, morale, salut (sotériologie). Trois recherches, trois domaines de la philosophie, présents à chacune de ses étapes. Il y a toutefois des inflexions mises sur telle préoccupation plus ou moins présente en fonction des époques, et du climat des idées. La philosophie antique est hantée par la recherche du vrai. Sa question est d'abord celle de la vérité, même si elle est en rapport avec le « comment se tenir » (la morale). La philosophie médiévale est préoccupée d'abord par la question du salut. Le vrai, c'est d'abord ce qui sauve, de là s'en déduit une morale. La philosophie moderne tourne autour de la question de la morale. La dignité de l'homme est sa grande question. Ce qui est moral, c'est ce qui respecte cette dignité. La morale tient lieu de salut, car l'époque n'est plus aux religions. La morale justifie aussi, à l'occasion, tous les aveuglements sur la vérité des choses.

Le « personnage » principal de la philosophie antique, c'est le cosmos. L'homme est dans le flux du vivant. D'abord fut le monde, vint ensuite l'homme. Le personnage premier de la philosophie médiévale, c'est Dieu. Le personnage pivot de la philosophie moderne, c'est l'homme. Or, la postmodernité fait signe vers un au-delà de ces catégories. Sur la question de la vérité, la postmodernité se manifeste déjà chez Nietzsche. Le monde des vérités est aboli. Le sujet, par le même mouvement, est aboli. L'homme n'est que le réceptacle changeant d'un cruel jeu de forces, de choc des volontés, d'émotions. Il n'y a plus de point de vue surplombant et partageable par tous. Chacun est en situation particulière dans le monde, en charge de soi, en charge de forger sa vue du monde, qui n'est jamais objective mais subjective, jamais stable, mais en fonction d'un projet. John Donne écrivait, en 1611, à l'aube de la modernité, ces lignes qui annoncent déjà le désarroi postmoderne :

« La philosophe nouvelle rend tout incertain
L'élément du feu est tout à fait éteint ;
Le soleil est perdu et la terre ;

et personne aujourd'hui
Ne peut plus nous dire où chercher celle-ci. (...)
Tout est en morceaux, toute cohérence disparue.
Plus de rapports justes, rien ne s'accorde plus ».

En d'autres termes, ni dieu ni l'homme ne sont plus ni *au centre* du monde, ni *en haut* du monde. L'homme n'est plus un sujet déjà-là, il se construit par ses actes. Il existe en tant qu'il déploie sa volonté. L'homme postmoderne c'est l'homme infiniment et indéfiniment malléable. Il applique (parfois) le principe de précaution à la nature mais jamais à l'homme. L'homme se change sans comprendre en quoi il se change. Les déconstructeurs (Michel Foucault, Freud...) l'ont expliqué : l'homme n'est plus transparent à lui-même. « Je suis, j'existe » disait Descartes dans les *Méditations*. Voire, disent les postmodernes. Je ne suis pas ce que je crois être. Ma pensée ne m'appartient pas. Je suis conditionné, et pas par des choses facilement définissables. Par du souterrain, par de l'inconscient, par ce qui m'échappe, et échappe à toute emprise. Je « suis agi » plutôt que je n'agis. Bref, je ne suis pas transparent à moi-même. Voilà la vérité du monde et la vérité de soi dans les temps postmodernes. Mais si l'homme est opaque, est-il irresponsable ? Est-il un jouet ? Son destin est-il seulement de jouer ? De la déconstruction de l'homme à la négation de la nécessité du travail d'être homme, il n'y a qu'un pas. Vite franchi. L'individu devient persuadé que la société « lui doit quelque chose » ce qui le « met dans une condition propice à être post-politique et par cela libérale »¹.

La morale ? Elle est devenue provisoire. Chacun la sienne. Elle ne dépend plus de la société, dont le seul message est plutôt : « Bricolez là vous-mêmes ». Elle ne dépend plus des religions, vestiges du passé. Il n'y a plus de « valeurs » (valeur : le terme renvoie au degré de vertu ou de mérite) supérieures. Il n'y a plus qu'un impératif de fonctionnement. La morale, c'est ce qui permet de « fonctionner » avec les autres. Elle est utilitaire. Elle n'est plus qu'utilitaire.

¹ Pierre-Yves Rougeyron, « Fraternité perdue », in *Perspectives Libres*, 12, novembre 2014.

Quant au salut, il est loin d'avoir disparu. Son contraire est l'opprobre. Le salut n'est plus religieux, mais il est laïc. Il est l'indignité sociale. Il est la transgression par rapport au sacré de notre société : la religion des droits de l'homme, l'antisémitisme, le populisme ou ce qu'on appelle tel (c'est-à-dire la contestation des élites dirigeantes), l'universalisme compassionnel, l'esprit d'ouverture (à « ce qui vient », à « ce qui se fait », au « progrès » que « l'on n'arrêtera pas ». Il faut en tout cas « être ouvert à l'ouverture »). (On a oublié ce que disait Jean Rostand : « Avoir l'esprit ouvert ne signifie pas l'avoir béant à toutes les sottises »).

Nous avons ainsi retenu une définition de la postmodernité comme récente. Une définition donc restrictive. Elle apparaît quand il n'y a pas seulement intensification de la modernité, mais destruction de son socle. Quand le relativisme s'impose (paradoxe mais réalité) comme un nouvel absolu. Tout est relatif, sauf le fait que tout est relatif. Quand tout bascule : les professions, la fierté du travail bien fait, les héritages culturels, les mœurs, le sens du respect des aînés, etc. Quand il y a englobissement du cultivé dans le culturel (Finkielkraut). Quand plus rien ne fait sens commun. Quand le neuf ne prolonge pas le passé, mais l'abolit. Quand l'histoire et les traditions sont purement et simplement muséifiées.

Dans la plupart des domaines, le point de bascule se situe à la charnière des années 1960 et 1970. Dans le domaine économique, la postmodernité, c'est la post-croissance. Mais la dévotion de la croissance met longtemps à mourir. Les deux chocs pétroliers des années 1970 sont à l'époque largement perçus comme une parenthèse. « La croissance reviendra », croit-on. Ces chocs et le ralentissement de la croissance ne sont pas vus comme des éléments d'une crise structurelle. La crise est considérée comme une parenthèse dans les Trente Glorieuses. Il faudra longtemps pour considérer que la parenthèse était sans doute en fait les Trente Glorieuses. Voilà notre dilemme : vouloir grandir sans cesse en nous défaisant, ou vouloir nous maintenir en nous limitant.

Dans le domaine du cinéma, le point de bascule est quelques années plus tôt que dans le domaine économique.

L'infrastructure culturelle précède souvent les retournements économiques et politiques. *Le Doulos* (1962) est encore un film moderne. Il en a la grandeur et la sobriété classique. Il est moderne comme Stendhal l'était. C'est-à-dire qu'il n'est pas autre chose que la jeunesse de la tradition. *Le Samourai* (1967) – qui est pourtant en couleur – est encore un film moderne. *Les Valseuses* (1974) est déjà un film postmoderne. Comprend-t-on ? Il ne s'agit pas seulement de technique, il ne s'agit pas seulement de la « couleur » dans un film, il s'agit de bien autre chose, de la couleur du monde lui-même, il s'agit du climat mental dans lequel nous vivons.

L'Occident, c'est-à-dire les civilisations issues de l'Europe, s'est détruit lui-même, faute de croire à ses mythes. Il s'est désenchanté. C'est la cause première de sa crise, c'est la cause première de que l'Europe ne croit plus en elle-même, ne se fait plus rêver elle-même, n'enchanté plus nos âmes, ne réchauffe plus nos cœurs. C'est la cause de la *tristesse* profonde de nos patries (plus grave que le déclin, réel ou supposé), de ce que nous ne les ressentons plus comme patries. La patrie c'est « ce que l'on aime » disait Fustel de Coulanges. Personne n'aime une terre de tristesse. Pierre Thuillier a appelé cela la grande implosion et en fait un portrait – et un rapport d'autopsie – très juste¹. A défaut de rêves, de mythes, de poésie, il s'instaure un climat fait de décontraction, de distance ironique ou bien plutôt sarcastique vis-à-vis de tout, que l'on peut appeler l'esprit « Canal + »² et à quoi correspond l'esprit « cool »³. C'est la planification de l'indifférenciation. Cet esprit « cool » est la nouvelle norme de nos sociétés. C'est la face comportementale de la postmodernité. Shmuel Trigano⁴ remarque : « Le propre d'une idéologie dominante, c'est qu'on ne sait pas qu'elle nous domine. Ses idées semblent faire corps avec la réalité ».

*

¹ *La grande implosion*, Fayard, 1995.

² Sans rapport avec l'humour authentique d'un Raymond Devos par exemple.

³ Parfaitement analysé par Jérémy-Marie Pichon dans la revue *Perspectives Libres* n°12, 2015. J-M Pichon voit dans l'esprit cool un « fascisme accompli ». Le terme fait image mais on préférera, le fascisme étant mort en 1945, parler de néo-totalitarisme accompli.

⁴ *La nouvelle idéologie dominante, le postmodernisme*, Hermann, 2012.

A partir de 1914, la modernité s'est emballée et dérégulée jusqu'à tuer ses propres fondements : le sujet auto-conscient, les Etats-nations, les piliers religieux et idéologiques de la société. Nos paysages ont changé, c'est ce qu'on a appelé « la France défigurée ». Ce fut le nom d'une célèbre émission télévisée de 1971 à 1977. C'est peut-être dans le domaine du paysage¹ que le processus de reconfiguration-défiguration de notre monde par l'extension du domaine de la marchandise a été le plus spectaculaire. Extension des routes, viabilisation-artificialisation des sols, lotissements pavillonnaires à perte de vue, fin des campagnes authentiques et du monde vraiment rural, disparition des bistrots, centres commerciaux partout, télévision omniprésente dans les lieux publics, ... L'envahissement de notre monde par les foules et par les masses tue le goût des autres et le goût de la communauté. L'enfer n'est pas les autres, mais c'est « l'avalanche des autres », selon l'expression d'Olivier Rey². De même, l'excès de différences tue le goût de la différence.

C'est aussi tout le « monde de la vie » (le *lebenswelt* d'Husserl) qui est concerné : quasi-disparition des journaux quotidiens (sauf les gratuits !), tiers-mondisation de l'Europe (comme du monde, qui devient une banlieue d'un centre mythique et cancéreux qui est le Grand Développement)³, tribalisation de la société, envahissement par une nouvelle barbarie⁴, obsolescence accélérée de tout, des objets comme des amours, envahissement de la vie par les gadgets, et, au final, transformation de l'homme en objet de la technique (Günther Anders). Soudain, nous ne *reconnaissons* plus notre monde. Soudain la postmodernité.

*

Soudain, l'homme est face au choix de son destin. C'est ce que nous dit Platon dans un des plus beaux mythes. « Parole de la vierge Lachésis, fille de Nécessité. Âmes éphémères, voici le

¹ N'oublions pas que les paysages sont aussi les paysages humains, et que cette question des paysages est aussi celle du changement de population.

² *Une question de taille*, Stock, 2014.

³ Voir les articles de Michel Rogalski, notamment dans la revue *Recherches internationales* (éditée par l'IRM puis Espaces Marx).

⁴ Le meurtre d'Ilan Jacques Halimi par le gang de Fofana est emblématique de cette nouvelle barbarie mais pas unique.

commencement d'un nouveau cycle qui pour une race mortelle sera porteur de mort. Ce n'est pas un démon qui vous tirera au sort, mais c'est vous qui choisirez un démon. Que le premier à être tiré au sort choisisse le premier la vie à laquelle il sera lié par la nécessité. De la vertu, personne n'est le maître ; chacun, selon qu'il l'honorera ou la méprisera, en recevra une part plus ou moins grande. La responsabilité appartient à celui qui choisit. Le dieu, quant à lui, n'est pas coupable. »¹ Un jour, peut-être, la postmodernité sera enfin du neuf, sera enfin autre chose que de l'hypermodernité. Antoine Blondin déclarait : «Un jour nous abattons les cloisons de notre prison ; nous parlerons à des gens qui nous répondront ; le malentendu se dissipera entre les vivants ; les morts n'auront plus de secrets pour nous. Un jour nous prendrons des trains qui partent »². Un jour. Peut-être.

¹ Platon, « Le mythe d'Er le Pamphylien » in *La République*, X.

² *L'humeur vagabonde*, 1955. Blondin, souvent prodigieux anthropologue de lui-même (et par la même de nous tous) avait eu cette formule inouïe et sublime : « Je vis au seuil de moi-même. A l'intérieur, il fait sombre. »